

Mort de l'écrivain Philippe Sollers, homme à flammes

Philippe Sollers est mort le vendredi 5 mai à 86 ans. Il est né Philippe Joyaux, dans la bourgeoisie bordelaise, le 28 novembre 1936 et ne fut pas le seul à estimer rapidement qu'il était un diamant. C'est même pour ça qu'il décida de s'appeler Sollers. Dans *Portrait du joueur* (Gallimard, 1984), son roman au titre encore plus autobiographique que son volume de mémoires *Agent secret* (Gallimard, 2021) : «*Pourquoi j'ai pris un pseudonyme ? Parce que j'étais mineur quand j'ai publié mon premier roman. La famille ne plaisantait pas, voulait que je m'engage elle aussi, mais dans les affaires... Menaçait de faire interdire le livre... Province !...*» La majorité était alors à 21 ans et il publia dès 1957 son texte dans la revue *Ecrire* de Jean Cayrol, suscitant déjà l'admiration de François Mauriac, tandis que son premier roman, *Une Curieuse solitude*, allait lui valoir celle de Louis Aragon.

C'était parti. Non seulement son œuvre littéraire mais son extraordinaire capacité à nouer des connexions, pas toujours durables (et souvent via la revue *Tel Quel* créée en 1960 qui devint *l'Infini* en 1982 quand il quitta le Seuil pour Gallimard après un bref intermède chez Denoël) avec les grands noms du monde littéraire, artistique et intellectuel de l'époque : Francis Ponge, Alain Robbe-Grillet, Jean-Luc Godard, Michel Foucault, Jean Genet, Roland Barthes, Marguerite Duras, Jacques Lacan, Pierre Boulez, Louis Althusser, Jacques Derrida, Claude Simon, Gilles Deleuze, Pierre Klossowski, Milan Kundera, Philip Roth... «*Les guest-stars sont nombreuses*», écrira-t-il en évoquant la vie de Vivant Denon, l'organisateur du musée du Louvre, mais on aurait tôt pu le dire de la sienne.

C'est à André Malraux, alors ministre de la Culture, qu'il dut d'être en définitivement exempté de son service militaire en Algérie après avoir feint la schizophrénie. En 1970, il est avec Michel Leiris et Roland

Barthes un des trois préfaciers chargés de faire en sorte que *Eden, Eden, Eden* de Pierre Guyotat ne soit pas interdit (le roman le sera quand même) et il restera un soutien de Guyotat jusqu'à la mort de celui-ci en 2020. Dans *Philippe Sollers* («les Contemporains», Seuil, 1992), Philippe Forest évoque une rencontre en 1960 avec André Breton, celui-ci ayant écrit précédemment : «*Il fallut qu' Une curieuse solitude disposât d'un grand charme pour ne pâtir en rien auprès de moi du redoutable parrainage de Mauriac et d'Aragon.*» Ce charme s'éteignit cependant rapidement pour Sollers lui-même qui prit ses distances avec ce roman trop classique. Il y eut aussi une rencontre Jean-Paul Sartre-Philippe Sollers en 1972.

Dans un texte de 1979 ouvrant son *Sollers écrivain* (Seuil, 1979), Roland Barthes a écrit : «*On ne dit plus jamais que c'est un écrivain, qu'il a écrit et qu'il écrit.*» Et également : «*Je vois Sollers réduit comme une tête de Jivaro : il n'est plus maintenant rien d'autre que "celui qui a changé d'idées" (il n'est pourtant pas le seul, que je sache).*» Qu'aurait écrit Barthes s'il avait connu la fortune médiatique de son ami (dans *le Monde*, *le Nouvel Observateur*, *le Journal du dimanche* et maintes émissions de télévision pas seulement littéraires où il apparaissait avec son rire et son fume-cigarette), puisqu'il n'était là question que de ses interventions dans le champ politique, où Sollers fut également très actif, finissant, après avoir été compagnon de route, comme on disait alors, du Parti communiste, par soutenir bec et ongles le président Mao, ce qui ne fut pas le plus judicieux de ses engagements ?

Mais la révolution l'obsédait à sa manière (il soutint Edouard Balladur en 1995, prétendant que la survenue d'un tel homme à l'Élysée ne pouvait que la provoquer), de même que, à sa manière, il pouvait écrire sur tout peintre, musicien, photographe qu'il aimait, classique ou contemporain. Il publia diverses biographies chez Plon : celle de Vivant Denon (*le Cavalier du Louvre*, 1995), *Casanova l'admirable* (1998) et *Mystérieux Mozart* (2001), et des flopées de textes sur divers artistes, Fragonard et Rodin, Bacon et Watteau, Cézanne et De Kooning, Picasso et Willy Ronis. Il avait dénoncé dès 1965, dans «Dante et la traversée de

l'écriture» repris dans *l'Écriture et l'expérience des limites* (Seuil, 1968), les commentateurs forcenés de *la Divine Comédie* (il n'hésita pas à reprendre le prestigieux titre pour ses entretiens avec Benoît Chantre chez Desclée de Brouwer en 2000) et leur «*érudition maniaque*». On ne pouvait pas lui faire ce reproche. Il n'était pas spécialiste de tout et tout le monde mais de Philippe Sollers, et c'était justement aussi du Philippe Sollers qu'il mettait en tous ces textes.

Son âge nécessitait donc un pseudonyme, à l'origine. Mais pourquoi celui-ci ? *Portrait du joueur* apporte aussi la réponse : «*Je me revois un soir, rentrant du lycée, assis devant mon dictionnaire de latin, étudiant les implications du mot sollers. Venant de sollus (avec deux ll) et ars. "Tout entier art." Sollus est le même radical que le grec holos, qui veut dire : "entièrement, sans reste". D'où hologramme. Holocauste. Absolument dédié à l'art. Brûlure ! Sacrifice ! Sainteté ! Mais, en même temps, sollers veut dire : habile, intelligent, ingénieux, adroit, rusé, le terrain le plus apte à produire... "Lyrae sollers" (Horace) : "qui a la science de la lyre". "Sollers subtilisque description partium" (Cicéron) : "adroite et fine distribution des parties du corps". Sollers, sollertis... Sollertia... Voilà un nom bien suspect, n'est-ce pas, immoral en diable !... Une définition actuelle ? Voyons... "Le sollers est de la technique pure : sa combustion dans l'art ne laisse aucun résidu." Voilà pour équilibrer Diamant. Deux noms valent mieux qu'un. Un homme deux fois nommé en vaut trois.»*

En 1961, *le Parc* obtient le prix Médicis quoique son aspect plus proche du Nouveau Roman déconcerte les admirateurs de la première heure, tout comme *l'Intermédiaire* (1963). *Drame*, en 1965, a comme épigraphe : «*Le sang qui baigne le cœur est pensée.*» On lit à sa pénultième page : «*Il se réveille un matin dans ce qu'il a écrit. A la lettre : sans transition en ouvrant les yeux, le récit continue, se répète – il traverse avant de revenir ici les mêmes formes tournoyantes comme suspendu en elles, respirant en elles un air réfléchi... Il sort en effet du texte, naturellement, il vient d'en toucher l'existence autonome, directe.*» Ce n'est pas seulement le roman en train de se faire mais aussi l'homme

devenant écrivain. A ce moment, Philippe Sollers vient de rompre avec Alain Robbe-Grillet et le Nouveau Roman. Roland Barthes dans un article de la revue *Critique*, en 1965, intitulé «Drame, poème, roman» : «*Des deux moitiés traditionnelles, l'acteur et le narrateur, unies sous un je équivoque, Sollers ne fait à la lettre qu'un seul actant : son narrateur est absorbé entièrement dans une seule action, qui est de narrer ; transparente dans le roman impersonnel, ambiguë dans le roman personnel, la narration devient ici opaque, visible, elle emplit la scène. Aussitôt, bien entendu, toute psychologie disparaît.*»

C'est l'époque, au Seuil toujours, de romans pas du tout grand public (*Nombres* en 1968, *Lois* en 1972), de la théorie et de la politique (*Logiques* en 1968, *Sur le matérialisme* en 1971) qui lui vaut une réputation d'excommunié. Car il mène d'une main de fer dans un gant d'idéologie le groupe *Tel Quel* fondé avec Jean-Edern Hallier, Jean-René Huguenin et le fidèle Marcelin Pleyne. Les œuvres que Philippe Sollers met en avant sont principalement celles d'Antonin Artaud et Georges Bataille, James Joyce et Louis-Ferdinand Céline, Sade et Rimbaud, Hölderlin, Lautréamont et Guy Debord. Mais la littérature n'est pas tout, on a toujours la révolution sous le coude.

Jean-Pierre Faye quitte *Tel Quel* pour fonder *Change* en 1969. Jean Thibaudeau, dans *Mes années "Tel Quel"* (Ecriture, 1994), raconte son propre départ et les dénonciations en pagaille : «*Entre autres Boulez, le "philosophe idéaliste" Derrida, la "mondaine" Backès-Clément, le "marxiste" Jean Genet*» et, donc Thibaudeau lui-même qui cite la prose telquelienne de l'époque : «*A bas la bourgeoisie corrompue ! / A bas le révisionnisme pourri ! / [...] Vive la Chine révolutionnaire ! Vive la pensée-maotsétoung !*» Simon Leys, l'auteur des *Habits neufs du président Mao* (Champ libre, 1971), éreinterà à *Apostrophes* Maria Antonietta Macchiocchi, journaliste féministe puis députée européenne italienne alors admirée par Philippe Sollers pour son *De la Chine* (Seuil, 1971) à la gloire de Mao (il édita d'autres textes d'elle et on supputera sa présence romancée dans *Femmes*). C'est le moment où même ses admirateurs se félicitent qu'il n'ait pas de pouvoir concret en dehors de

Tel Quel car, à voir comme il y coupe (symboliquement) les têtes, ils plaisantent que personne ne resterait vivant puisqu'il modifie son opinion quand ça lui chante et que les fidèles d'hier deviennent les traîtres d'aujourd'hui sous prétexte qu'ils n'ont pas changé d'avis en temps et heure. L'humour n'est pas alors sa caractéristique. Il n'est pas encore le joueur dont il écrira le *Portrait* ni celui qui exhibera son joyeux rire à la télévision.

Mais il est déjà directeur de revue et éditeur. La liste des auteurs publiés à un moment ou à un autre dans la collection «*Tel Quel*» est impressionnante : outre Philippe Sollers lui-même pour un bon nombre de ses romans, on y trouve, par ordre alphabétique et sans exhaustivité, Roland Barthes, Pierre Boulez, Jacques Derrida, Jean-Pierre Faye, Viviane Forrester, Gérard Genette, Jacques Henric, Julia Kristeva, Jean Ricardou, Denis Roche, Maurice Roche, Pierre Rottenberg, Severo Sarduy, Jean-Louis Schefer et Daniel Sibony. *L'Infini*, revue et collection, accueillera dans des genres on ne peut plus divers et dans les générations suivantes : Frédéric Berthet, Catherine Cusset, Jacques Drillon, Benoît Duteurtre, Philippe Forest, Cécile Guilbert, Yannick Haenel, Jean-Luc Hennig, Bernard Lamarche-Vadel, Eric Marty, Dominique Noguez, David di Nota, Rachid O. et Jean-Jacques Schuhl. Il occupe ainsi une position de pouvoir éditorial comme il accédera plus tard à un statut médiatique avec la télévision, reprenant à son compte l'héritage stratégique de l'œuvre de Guy Debord dont il se fait un commentateur régulier. Certains le lui reprochent, comme s'il dévoyait l'Internationale situationniste, sans nier qu'il y a quelque chose de réconfortant à entendre dans une émission télévisée quelqu'un qui connaît la littérature et sait en parler. En 1984, Jean-Paul Fargier filmera son dialogue avec Jean-Luc Godard : *Godard / Sollers. L'Entretien*.

1973 est l'année de *H* (Seuil). A l'avant-gardisme politique succède un avant-gardisme littéraire visible. Pas un point, pas une virgule, pas le moindre signe de ponctuation dans *H*, de même qu'ils seront absents

de *Paradis* (Seuil, 1981) et *Paradis 2* (Gallimard, 1986). C'est à propos de *H* que Barthes réclame le droit à «une critique affectueuse». «*Quand serons-nous assez libres (libérés d'une fausse idée de l'"objectivité") pour inclure dans la lecture d'un texte la connaissance qu'on a de son auteur.*» (Sollers publiera en 2015, au Seuil, *l'Amitié de Roland Barthes*, reprenant un texte ancien enrichi des lettres que lui a adressées l'auteur mort en 1980 du *Degré zéro de l'écriture* et de *Fragments d'un discours amoureux*). L'affectueux Barthes, donc : «*Il faut lire H, non face au livre comme s'il s'agissait d'un produit conservé que l'on contemple et consomme en l'absence de tout sujet, mais par-dessus l'épaule de celui qui écrit, comme si nous écrivions en même temps que lui.*» «*Pourquoi Paradis ? Parce que, même si j'étais en enfer, ce serait ma manière d'être. Parce que j'ai l'impression d'être entré par hasard dans l'immense humour du non-être*», écrit Sollers en quatrième page de couverture d'un de ces romans prétendus illisibles, mais dont des extraits ornent depuis le premier jour certains murs du café Beaubourg, à Paris, quoique cet hommage n'ait pas amené l'écrivain à délaisser pour ses rendez-vous sa familière Closerie des lilas, proche de son domicile. *H* et *Paradis* firent plus de bruit que de ventes.

Le bruit, la fureur et le succès public éclatèrent avec *Femmes* (Gallimard, 1983). Première page (le narrateur est prétendument un journaliste américain vivant à Paris mais on s'est plu à y voir un Bordelais de naissance installé dans la capitale) : «*Depuis le temps... Il me semble que quelqu'un aurait pu oser... Je cherche, j'observe, j'écoute, j'ouvre des livres, je lis, je relis... Mais non... Pas vraiment... Personne n'en parle... Pas ouvertement en tout cas... Mots couverts, brumes, nuages, allusions... Depuis tout ce temps... Combien ? Deux mille ans ? Six mille ans ? Depuis qu'il y a des documents... [...] Rien, ou presque rien, sur la cause... LA CAUSE. / Le monde appartient aux femmes. / C'est-à-dire à la mort. / Là-dessus tout le monde ment. / Lecteur, accroche-toi, ce livre est abrupt. Tu ne devrais pas t'ennuyer en chemin, remarque. Il y aura des détails, des couleurs, des scènes rapprochées, du méli-mélo, de l'hypnose, de la psychologie, des orgies.*

J'écris les Mémoires d'un navigateur sans précédent, le révélateur des époques... L'origine dévoilée! Le secret sondé ! Le destin radiographié ! La prétendue nature démasquée ! Le temple des erreurs, des illusions, des tensions, le meurtre enfoui, le fin fond des choses... Je me suis assez amusé et follement ennuyé dans ce cirque, depuis que j'y ai été fabriqué...» Philippe Sollers sur France Inter en 2017 à propos du roman : «Demandez-vous s'il serait publiable dans l'atmosphère actuelle ; je ne crois pas, car nous sommes en pleine régression sur toutes ces histoires. On ne va pas évoquer la libération de la parole, #BalanceTonPorc, etc.»

C'est d'abord dans sa propre œuvre que *Femmes* est une révolution, même s'il s'étonnera qu'il «*n'ait pas été perçu comme un livre "d'avant-garde", de la même façon que Drame ou Paradis*». Finies les audaces de ponctuation de *H* et de *Paradis*, le rythme que le lecteur devrait se créer tout seul. *Femmes* est un roman qu'on peut (et ne peut pas) mettre dans toutes les mains : pas besoin d'un lien particulier avec la littérature pour y plonger. C'est le début du Philippe Sollers non pas misogyne mais provocateur grand public, le chantre du politiquement incorrect qui cherchera à se faire détester avec un succès massif qu'il imaginait d'autant moins qu'il estimait, de ce point de vue, avoir déjà eu sa dose.

C'est aussi le début d'un cycle où les romans se succéderont rapidement. 1984 : *Portrait du joueur*. 1986 : *Paradis 2*. 1987 : *le Cœur absolu*. 1988 : *les Folies françaises*. 1989 : *le Lys d'or*. 1991 : *la Fête à Venise*. 1993 : *le Secret* (tous chez Gallimard). A l'exception de *Paradis 2*, tous ces romans s'offrent à une lecture prétendue plus facile. Venise, ville aimée où Philippe Sollers va passer beaucoup de temps, devient un élément de plus en plus important de l'œuvre. S'il classe en 2021 *Agent secret* comme un livre de mémoires (qu'est-ce qu'un écrivain sinon un agent secret ?), il présente, près de trente ans plus tôt, le narrateur du *Secret* comme «*dévoilant enfin, avec une conviction étrange, les ressorts du monde violemment antinaturel dans lequel nous sommes*

désormais jetés». Il y est question de l'attentat de 1981 contre Jean-Paul II et de l'étonnant intérêt que Philippe Sollers va prendre pour «*le Pape*».

Ce glissement vers l'humour ou la gaieté, une fantaisie en tout cas, est presque théorisé dans *Studio* en 1997. Le roman débute ainsi : «*J'ai rarement été aussi seul. Mais j'aime ça. Et de plus en plus.*» Quant aux joutes politiques qui l'ont tant intéressé un temps comme acteur : «*Les vainqueurs écrivent l'Histoire alors que, si nous avions gagné, nous, nous ne l'aurions pas fait. Pas le temps : on se serait amusés.*» Mais il a intitulé *la Guerre du goût* le recueil de ses articles publié en 1994 (suivra *Eloge de l'infini* en 2001), histoire de ne pas désertier les conflits et de faire comprendre que les couleurs et les goûts, ça se discute, lui qui a très tôt résisté à «*la sociomanie*». Les romans se succèdent (toujours chez Gallimard) : *Passion fixe* en 2000 («*Ce mois-ci, novembre ou décembre, j'avais vraiment décidé d'en finir*», mais non), *l'Etoile des amants* en 2002 («*Dormir et encore dormir, c'est la meilleure façon de leur échapper, et le plus possible d'un sommeil sans rêves*»), *Une vie divine* en 2005, *les Voyageurs du temps* en 2009, *Trésor d'amour* en 2011 («*Il y a plusieurs Venise, mais la plus dérobée et la plus secrète est la mienne depuis toujours*») et *l'Eclaircie* en 2012. Il a repris un rythme d'écriture ultrarapide qu'il ne quittera plus (mais les romans deviennent plus brefs). *Médium*, 2013 : «*Vous êtes fou, c'est entendu, mais vous n'avez aucune raison de préférer la folie des autres à la vôtre.*» Il y a «*la contre-folie*» comme il y aura «*la Contre-Beauté*» dans *Beauté* (2017) et «*le contre-désir*» dans *Désir* (2020). Contre, en particulier «*la France moisie*», est une position qui sied à Philippe Sollers. «*Les sociétés changent de peau, comme les serpents, mais le venin reste le même, et il y a seulement des mutations dans la desquamation.*»

De contre à Centre, roman de 2018, il n'y a qu'une lettre, mais la position ne change pas. «*Qui tue un homme tue l'humanité tout entière. A voir ce qu'elle est devenue, c'est parfois tentant.*» Philippe Sollers veut être à la fois au centre et à la marge, que la marge soit le centre ainsi qu'il n'est pas le seul à le souhaiter. Autoportrait, sans doute, dans *le Nouveau* (2019) : «*Vous êtes peut-être un précurseur qu'il faudra très*

longtemps pour trouver nouveau.» L'air du temps, quel qu'il soit, étouffe Philippe Sollers plus qu'il ne lui fournit de l'oxygène. Désir (2020) : «Si vous voulez connaître l'Histoire, tapez Clio. Si vous choisissez d'en connaître les dessous, croyez-moi, tapez Clito.» Légende (2021) a une épigraphe de Machiavel : «Heureux celui dont la façon de procéder rencontre la qualité des temps.» Au demeurant, alors que tant d'écrivains se réclament du malheur et de la souffrance, Philippe Sollers s'est toujours voulu du côté de la jouissance et du bonheur. «On dirait qu'il passe son temps à jouer aux dés sans que les résultats lui importent. En général, il rit, il est gai, comme si sa devise insupportable était "Hasard et Gratuité".» Chacun, sans doute, cherche son Graal, titre d'un très bref roman de 2022 où Philippe Sollers exprime de quelle descendance il est en étant si familier de l'île de Ré : «Avec une rare désinvolture, le militaire français Laclos a raconté, en 1790, comment il a écrit son célèbre roman, les Liaisons dangereuses. "J'étais en garnison à l'île de Ré. Je résolus de faire un ouvrage qui sortît de la route ordinaire, qui fit du bruit, et qui retentît encore sur la Terre, après que j'y aurai passé."»

La sexualité est un thème récurrent de l'œuvre de Philippe Sollers, aussi bien romanesque que théorique. Il était marié depuis 1967 avec Julia Kristeva (ils eurent un enfant en 1975), la psychanalyste et sémiologue d'origine bulgare qui publia en 1990 chez Fayard *les Samouraïs*, roman à clés autour des personnages de l'entourage intellectuel et amical du couple. Il eut aussi une longue relation avec l'écrivaine belge Dominique Rolin, née en 1913 et morte en 2012, qu'il rencontra en 1958, quand il avait vingt-deux ans et elle quarante-cinq. Gallimard a publié en 2017 *Lettres à Dominique Rolin, 1958-1980* puis, l'année suivante, *Lettres à Philippe Sollers, 1958-1980* puis les seconds volumes, *1981-2008*. Elle écrit, comme le cite Frans de Haes dès son avant-propos au premier volume : «Je relis sans arrêt tes lettres. Chacune d'elles contient quelques graines de pollen de Paradis, envoyées par ta plume-pistil en or massif, rayonnant. Tu ne peux imaginer la force et la confiance que cela me donne.» Philippe Sollers fut

un fervent soutien de Gabriel Matzneff, présent à l'émission d'*Apostrophes* de 1990 réapparue après la publication du *Consentement* de Vanessa Springora (Grasset, 2020). Il ne donna certes pas dans la mesure pour défendre son ami et s'en prendre à Denise Bombardier s'en prenant à Gabriel Matzneff.

Dans *Une conversation infinie* (Bayard, 2019), constitué de dialogues avec son amie Josyane Savigneau qui dirigeait *le Monde des Livres* quand Philippe Sollers y participait régulièrement, autre autoportrait : «*Je tiens beaucoup à ma très mauvaise réputation. Voilà. Le Diable est très moral. C'est sa fonction.*» Comment réagit-il quand on lui dit que *Femmes* est un livre misogyne ? «*Je hausse les épaules. Moins misogyne que moi, je n'en connais pas. Je renvoie à mon existence.*» Josyane Savigneau l'interroge sur ce qu'est vieillir (il a 82 ans ans quand le livre paraît) : «*C'est rajeunir. Se dépêtrer de plus en plus de tout ce qu'il y avait de sourdement vieux dans ce qui vous accompagne dès le début de la vie, à cause de la pression sociale gigantesque. On naît vieux. Très vieux. [...] Je me sens plus jeune aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.*» Josyane Savigneau : «*Mais vous courez moins vite.*» Philippe Sollers : «*Oui, mais ça ne m'impressionne pas. Je cours peut-être moins vite mais je pense plus vite.*» Sa vitesse et sa jeunesse vont manquer.